

Ci-devant "LE VRAI CANARD"

## CONDITIONS :

## ABONNEMENT.

UN AN..... 50 Cts  
SIX MOIS..... 25 Cts  
LE NUMERO..... 1 Cts.  
Strictement payable d'avance.

Le *Grognard* se vend 8 centimes la douzaine aux agents qui devront faire leurs paiements tous les mois.

10 par cent de commission accordé aux agents pour les abonnements qu'ils nous feront parvenir.

Les frais de port sont à la charge de l'Éditeur.

H. BERTHELOT

Bureau : 23, 25 Rue Ste-Thérèse  
En face de l'Hôtel du Canada  
Boite 2141 P. O. Montréal

FEUILLETON DU 17 FÉVRIER 1883

## MADAME PANTALON

## VI

OU MADAME PANTALON SE  
DESSINE.

— Cette image, c'est la vôtre, mademoiselle !...

— La mienne !... ah ! par exemple... vous avez pensé à moi... pendant seize mois !

— Une fois que l'on aime quelqu'un, mademoiselle, est-ce qu'on n'y pense pas toujours ?...

— Mais je ne sais pas, moi, monsieur ! vous me dites des choses... que je n'avais pas encore entendues...

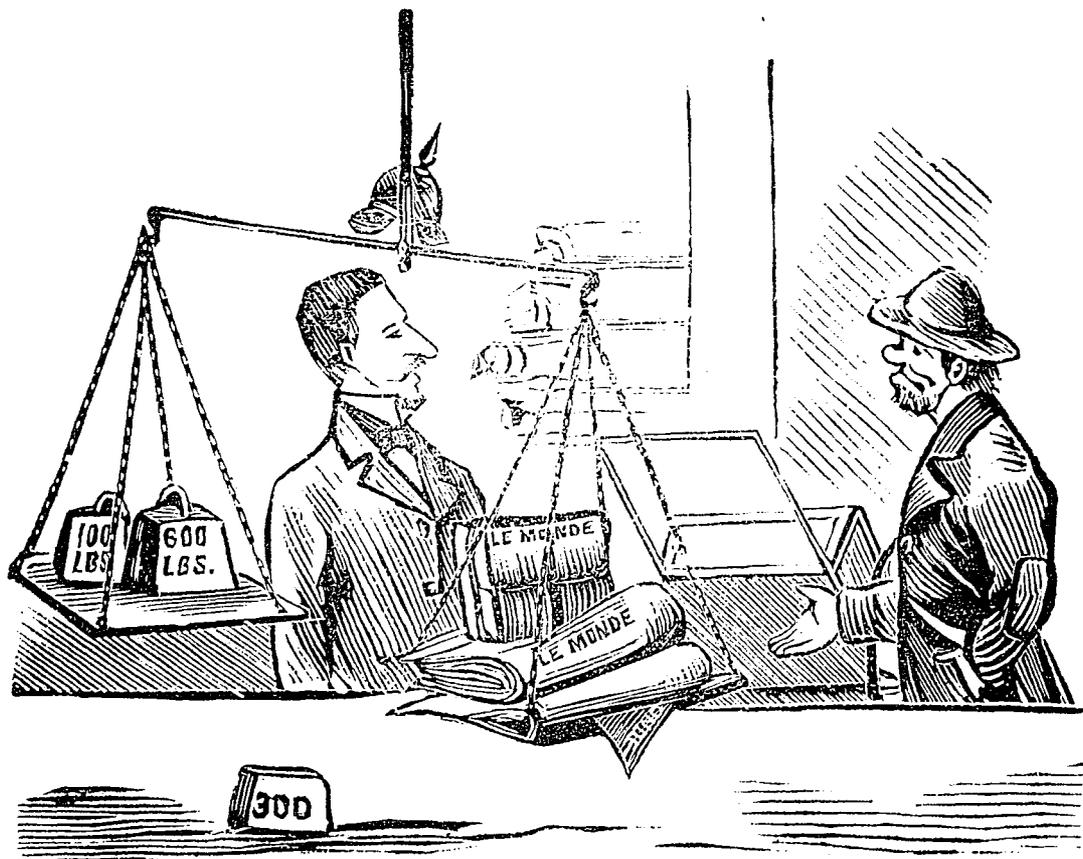
— Je vous dis ce que j'éprouve... vous me croyez, n'est-ce pas, mademoiselle ?

— Oh ! non, monsieur ; d'abord, ma sœur Cézarine m'a prévenu qu'il ne fallait jamais croire ce que nous disent les hommes ; elle assure que vous êtes tous des menteurs !

— Madame votre sœur nous traite bien mal ; mais elle a dit cela pour plaisanter.

— Non, c'était bien sérieusement...

— Elle ne veut donc pas que



## UN JOURNAL DE POIDS.

C'est le *Monde* qui trouve aujourd'hui sa grande circulation dans les ventes importantes qu'il fait tous les jours aux marchands de vieux journaux.

vous preniez un jour un mari ?

— Un mari... oui, peut-être... mais à condition qu'il sera mon esclave...

— Eh bien, charmante Elvina, je serais bien heureux d'être le vôtre... laissez-moi espérer que vous me choisirez pour votre esclave.

— Ah ! monsieur, j'ai dit esclave... mais je crois bien, aussi, que ma belle-sœur a voulu m'effrayer en me faisant du mariage un tableau qui ne me donne pas l'envie d'y songer. Elle ne se trouve pas heureuse... Pourquoi ? je l'ignore. Il me semble cependant que mon frère n'est pas méchant, et je suis bien persuadée qu'il aime sa femme. L'amour ne suffit donc pas pour qu'on fasse bon ménage ?

— Il ne suffit pas quand il n'existe que d'un côté ; mais lors-

que deux cœurs s'entendent bien ; quand la confiance la plus grande règne entre les deux époux ; quand les regards se cherchent sans cesse pour se sourire, les mains pour se presser... ah ! mademoiselle, ne pensez-vous pas que dans une telle union réside la vraie, la plus douce félicité ?

La sœur d'Adolphe hésitait pour répondre... mais Cézarine, qui trouve qu'elle cause beaucoup trop longtemps avec le frère de Frédéric, l'appelle et lui dit d'aller se mettre au piano, parce que ces dames désirent l'entendre chanter.

— Ah ! oui, s'écrie la veuve Flambard, chantez-nous *la Femme à barbe*.

Tous les hommes se mettent à rire, tandis qu'Elvina répond :

— Je ne sais pas cette chanson-là, madame.

— Tant pis ! Je l'apprendrai, moi, et un de ces soirs je vous la chanterai.

Pendant qu'on fait de la musique, Adolphe a pris son ami dans un coin et lui dit :

— Eh bien, comment t'a reçu ma femme ?

— Assez bien, quoiqu'elle n'ait pas oublié que je t'avais empêché de valser avec madame Boulard...

— Ah ! elle a une mémoire étonnante !...

— Par exemple, il m'a semblé que toutes ces dames qui entourent ta femme me faisaient la grimace...

— Elles la font à presque tous les hommes... Il n'y a que M. Fouillac qui est dans leurs bonnes grâces, parce qu'il renchérit encore sur le mal qu'elles disent des hommes...

— Mais c'est un traître que ce

monsieur-là !

— Ce qu'il dit à ces dames est si ridicule que parfois je suis tenté de croire qu'il se moque d'elles, ou qu'il veut faire le quatrième mari de la veuve Flambard...

— Est-ce que toutes les dames qui viennent chez toi ont juré haine aux hommes ?... C'est que, franchement, cela ôterait beaucoup de charme à tes réunions.

— Oh ! non, grâce au ciel, ces idées folles qui troublent l'esprit de ma femme et de ses intimes amies ne sont pas partagées par toutes les dames qui viennent chez moi ! Tiens, vois là-bas à gauche c'est la jolie blonde qui sourit au discours que lui tient ce grand jeune homme debout près d'elle, celle-là n'est pas du camp des indépendantes.

— Qu'est-ce que c'est que les indépendantes ?

— Ce sont les dames qui se révoltent contre ce qu'elles appellent le joug des hommes, qui veulent tout changer dans les positions sociales, enfin qui veulent remplir les emplois occupés jusqu'à présent par notre sexe. Ma femme se fait gloire d'être une des plus chaudes indépendantes !

— Ah ! mon Dieu ! où allons-nous ? Si toutes les femmes voulaient porter les culottes, il ne nous resterait plus qu'à mettre des jupons alors...

— Je crois qu'elles en seraient enchantées !... Le désir de commander, mon cher, c'est le nouvel élan de la *fee Urgèle*.

— Pauvres femmes ! elles ne comprennent pas qu'elles commandent bien plus avec leurs jupes et leur taille bien prise que lorsqu'elles prennent le tou et les a'lures d'un homme. En copiant le genre masculin, elles perdraient tous leurs avantages. Ah ! voilà mon frère ! il a causé avec ta sœur... Il me semble qu'il n'a pas l'air aussi heureux qu'en venant ici.

Gustavo s'approche des deux amis, il sourit à Adolphe, mais son sourire n'est pas franc, on voit

## LE GROGNARD

MONTREAL, 17 Fev. 1883.

## A NOS ABONNÉS.

Nous avons expédié cette semaine les comptes de tous nos agents et bonnés retardataires.

Nos agents doivent payé tout les mois.

L'abonnement est payable d'avance et nous n'entendons pas babiner sur ce sujet.

Les personnes qui ne solderont pas leurs comptes dans la huitaine seront rayées de notre liste.

Nous acceptons les timbres-postes canadiens en paiement de souscription, mais les timbres des Etats-Unis subiroit un escompte de 10 pour cent.

La dernière séance du Club National restera à jamais mémorable dans les fastes du parti rouge.

M. Poirier et ses amis avaient choisi cette soirée-là pour en découdre avec M. Beaugrand.

Rien ne réussit comme le succès, dit un dicton français. Ce dicton peut trouver son application en France, mais chez le canadien français, il n'a pas cours.

Le *Grognard* a toujours dit que le succès d'un canadien français portait ombrage à ses compatriotes. Si un canadien français réussit dans une entreprise il peut s'attendre à voir ses concitoyens se liguier contre lui pour le couler.

Selon nous M. Beaugrand a eu un grand tort, c'est de s'être mis hors de la loi commune en faisant de l'argent avec le journalisme. C'était un crime impardonnable et il l'expiera certainement dans un avenir prochain, sinon le canayen ne sera pas véritablement canayen.

Il faut qu'il crie haro au compatriote qui réussit. M. Beaugrand a en ses torts tout comme M. Poirier. Il a semé le vent et il a récolté la tempête. Comme le disait un des orateurs pendant la séance du Club National, M. Beaugrand a agi comme le canayen qui, après être salué par un de ses voisins, et avoir entendu quelques paroles banales sur le temps, lui répond :

« Oui, il fait beau aujourd'hui. Il fait bien beau, mais je paie mes dettes, moi ! »

M. Mercier n'avait pas cherché noise à la *Patrie* qui lui distribue les horions drus comme grêle.

M. Mercier a un tort impardonnable, celui d'être un politicien honnête, un ami de la conciliation et des véritables intérêts de la province. Il n'avait pas le tare des cinq veaux et il n'était pas imbu des principes radicaux de ceux qui président aux destinées de la *Patrie*. Ce n'était pas le chef de l'opposition selon l'esprit de MM. Thibaudeau Beaugrand et consors. Il faut que la *Patrie* tombe M. Mercier qui veut faire de la politique sage en harmonie avec l'opinion des gens bien pensants. Quant à M. Poirier, nous pouvons dire sans crainte de nous tromper,

qu'il a été maltraité par son parti, comme presque tous les membres de la jeune phalange libérale qui faisaient les grandes luttes sur les hustings. Il s'est rébellé contre des chefs dont l'autorité n'était pas reconnue par la majorité du parti libéral voilà son tort.

Un incident regrettable de la séance du Club National de vendredi dernier a été la démission de M. Ernest Desrosiers, démission que le club a eu tort d'accepter.

Qui nous dit que M. Desrosiers ne se fera pas sous peu admettre membre du Club Cartier ?

## SANS ENTRAILLES.

Edmond Bromaduro était un petit homme replet, grassouillet, rond comme une pomme, qui aimait bien les bons dîners et les petits plats fins. Il portait sur sa mine fleurie toute l'histoire de sa vie qui se résumait dans « le bien boire et le bien manger ». Il connaissait sur le bout de la langue toutes les bonnes caves et les bonnes tables de Paris, et il possédait chez lui un cordon bleu que lui aurait envié Brillat-Savarin. Deux fois par semaine, il donnait à domicile un petit « gueuleton » de choix, où il invitait quatre ou cinq amis, gourmets délicats qu'il avait jugés dignes de s'asseoir à sa table.

La veille d'un de ces repas distingués, l'ami Brochard, une des plus fines bouches de la corporation, vint s'excuser :

— Je suis obligé de présider ce soir le dîner mensuel de la Société d'Autopsie mutuelle. Je ne pourrai pas venir demain.

— Pauvre ami, fit Bromaduro d'un ton compatissant, tu vas bien mal manger dans ces agapes à six francs par tête (vin compris). Je te plains de tout cœur... Enfin, le devoir avant tout...

— Détrompe-toi, cher ami, le dîner de l'Autopsie mutuelle est un des plus raffinés qui soient au monde : la petite fête se passe chez Voisin, et je te prie de croire que nous y sommes joliment soignés...

— Tu m'étonnes !... — C'est à tel point que je vais te faire une proposition dont tu me remercieras plus tard... Tu devrais te faire recevoir à la Société d'Autopsie : si tu veux, je te servirai de parrain...

— A quoi ça sert-il cette Société-là ?

— On s'engage à se faire autopsier après sa mort, pour permettre d'étudier les vraies causes de la maladie à laquelle on a succombé ; et on contribue ainsi, pour le plus grand bien de l'humanité, à faire progresser la science de la chirurgie et de la médecine.

— Ecoute, répondit Edmond Bromaduro, une fois que je serai décédé, et que je ne pourrai plus distinguer une bécasse d'une gelinotte, ça m'est bien égal que la médecine fasse des progrès... A quoi ça me servira-t-il alors, les progrès de la médecine ? A rien du tout... Alors, je m'en fiche !... — Oui, mais, la vie durant, il y

a le bon petit dîner mensuel... — Il ne faut pas moins que cette haute considération pour me décider... J'accepte donc ta proposition ; je serai membre de la Société d'Autopsie, quand tu voudras.

— C'est convenu ?  
— C'est entendu !...

\*\*\*

Au dîner du mois suivant, Edmond Bromaduro fut présenté à toute la Société par son ami Brochard. Il y avait là beaucoup de chirurgiens qui guignaient le nouvel adhérent du coin de l'œil, en ayant l'air de se dire : « Voilà un joyeux petit pot à tabac dont l'intérieur sera curieux à disséquer et à analyser. C'est une bonne recrue pour nos scalpels ! » Mais Bromaduro ne faisait pas attention à ces coups d'œil sanguinaires que lui lançaient obliquement les hommes de l'art : il trouvait que son ami Brochard ne l'avait pas trompé sur la qualité du dîner annoncé et, très en appétit ce soir-là, il engouffrait comme quatre. Les convives étaient émerveillés de la capacité stomacale et intestinale de ce petit monsieur.

En sortant de table, Edmond Bromaduro était rouge comme une crête de coq.

— Eh bien, lui demanda Brochard, t'avais je blagué ?... Est-ce ça ?

— Oui, oui, c'est ça !... C'est très bon !

— Ah ! tu t'en es donné aussi, mon gaillard !... Quels jolis coups de fourchette tu as eus, non de nom !

— Oui, fit Bromaduro d'une voix un peu essoufflée, oui, je m'en suis donné !... Seulement, je crois que j'ai trop mangé de... de...

Il ne pouvait pas achever : sa langue était empâtée et lourde.

— De quoi as-tu trop mangé ? lui demanda son ami...

— De... de... truffes sous la serviette ! répondit Bromaduro.

A peine avait-il dit ces mots qu'il tomba à la renverse sur le tapis ! On s'empressa autour de lui... Les hommes de l'art lui tâtèrent le pouls, auscultèrent le cœur et placèrent un miroir devant sa bouche : le cœur ne battait plus, le pouls était nul, et aucun souffle respiratoire ne sortit de la moindre vapeur la surface du miroir. Le pauvre ami Bromaduro venait d'être foudroyé instantanément d'une congestion cérébrale... On emporta son cadavre chez lui, quai d'Orsay, No. 11.

\*\*\*

Le lendemain, à la première heure, quatre princes de la science, délégués par la Société — dont deux chirurgiens et deux médecins — arrivèrent avec des instruments de contologie bizarres, enveloppés dans des portefeuilles en maroquin noir : c'étaient les outils destinés à ouvrir et découper en petites tranches, la personne rondelette de l'infortuné Bromaduro.

On le plaça sur une table on sapin à plan incliné, recouverte d'une toile cirée, et on commença par lui fendre la peau de l'abdo-

men, qui était la partie la plus importante et la plus proéminente de son individu. Tout en détaillant et en analysant les entrailles, qu'ils retirèrent à pleines mains et sans jamais arriver à la fin, les savaient opérateurs se livraient à une conversation spirituelle et animée.

— Parbleu, dit l'un ce bon M. Bromaduro a été l'homme le plus consciencieux que j'aie jamais connu.

— Pourquoi *consciencieux* ? interrogea un collègue.

— Dame ! il avait à peine achevé son premier dîner à la Société d'Autopsie qu'il eut voulu tout de suite nous payer son écot !...

— Ah ! très joli ! très joli ! Et les quatre princes de la science se mirent à rire comme des petits balcons en délire !

Au milieu de cet accès de gaieté, le cadavre fut agité d'un mouvement étrange : les lèvres se mirent à remuer et les yeux du mort se rouvrirent comme sous l'action d'un fil électrique. Les quatre praticiens se regardèrent d'un air épouvanté.

Alors, le cadavre releva lentement la tête et proféra ces paroles :

— Dieu ! que j'ai bien dormi !... Je me sens plus léger et plus dispos !... Décidément, à l'avenir je me modérerai sur les truffes !...

Puis, voyant les quatre inconnus qui l'entouraient avec des outils teints de sang :

— Mais qu'est-ce que vous me faites donc là, messieurs ?... Il me semble que vous venez de m'enlever quelque chose...

Le plus âgé des médecins, M. Bistourykoff, prit la parole :

— Mon Dieu, monsieur, il y a erreur : nous vous croyions mort vous n'étiez qu'en léthargie... C'est un malentendu regrettable, car nous étions en train de vous autopsier, et nous vous avons déjà débarrassé de votre ventre...

— Mon ventre, ce que j'avais de plus précieux ! s'écria Bromaduro indigné... Je compte bien que vous allez me le remettre, et tout de suite encore !

— Hélas ! monsieur, un de vos domestiques l'a emporté dans un baquet pour le jeter dans la Seine ; votre ventre est sans doute en train de voyager en ce moment entre Paris et Rouen !...

— Nom d'un tonnerre ! hurla Bromaduro, mon ventre est attaqué par les poissons, et je n'y suis pas pour le défondre ! Quel malheur !

— Monsieur, dit le docteur Bistourykoff, calmez-vous !... Il serait inutile de chercher à courir après vos entrailles ; il est bien plus simple de vous en poser de nouvelles !... J'ai inventé un appareil intestinal en caoutchouc, des mieux conditionnés, et qui vous fera un bien meilleur usage que votre ventre naturel, vous vorrez !

— Vous croyez ?

— J'en suis sûr !

— Alors, courez vite le chercher !

Le docteur Bistourykoff revint avec sa merveilleuse invention :

qu'il cache une arrière-pensée.

— Eh bien, mon futur beau-frère, dit Adolphe en riant... vous venez de causer avec ma sœur ?... L'absence ne lui a-t-elle pas nui à vos yeux ?

— Oh ! non monsieur ; ma demoiselle Elvina est toujours charmante... toujours aimable ; seulement...

— Ah ! il y a un *seulement* ! s'écria Frédéric, j'en étais sûr ; je le voyais arriver de loin...

— Mais, mon frère, laissez-moi donc achever : je veux dire que mademoiselle Elvina n'est plus aussi timide, aussi... comment dirai-je ?... aussi naïve qu'autrefois... On lui a donné de singulières idées sur les hommes ; on lui a dit qu'il ne fallait jamais les croire, qu'ils mentaient sans cesse...

— Parbleu ! c'est ma femme qui lui a dit cela !

— Ensuite, comme je lui déclarais que je serais bien heureux d'être son mari, elle m'a répondu qu'un mari ne devait être qu'un esclave...

— Assez, assez, Gustave ! on t'a gâté ta jeune fille, si douce, si gentille il y a seize mois... Oh ! mais cela ne me convient plus... un mari doit être un esclave ! Voilà de belles idées à mettre dans la tête d'une adolescente !... je ne te laisserai pas épouser une jeune personne imbue de tels principes !

— Oh ! c'est une plaisanterie, Frédéric, je suis bien persuadé que mademoiselle Elvina me disait tout cela pour rire !...

— Non, non, ce n'était pas pour rire... cette jeune fille a pris toutes ces idées de sa belle-sœur ; en se mariant, elle voudra les voir se réaliser ; et demande donc à Adolphe s'il rit avec sa femme ?

— Oh ! non ! répond Adolphe en poussant un gros soupir. Nous ne rions, notre ménage n'est pas gai ! je ne vous souhaite pas d'en avoir un pareil.

— Monsieur Pantalou, mademoiselle votre sœur est encore toute jeune... elle répète ce qu'elle entend, mais il sera facile de la ramener à des idées plus raisonnables...

— Il faudra qu'elle change diablement pour que je te la laisse épouser, moi ! Nous avons sous les yeux le ménage d'Adolphe, il doit nous servir d'exemple. Après seize mois d'une union où les mariés avaient tout ce qu'il faut pour être heureux, voilà des époux qui vivent comme chien et chat... Et encore il y a des chats qui vivent très-bien avec des chiens, tandis qu'ici je vois un mari qu'on traite de Turc à Maurice, auquel on ne ménage pas les mauvais compliments, et tout cela parce qu'il a été trop bon, trop obéissant... trop bête ! car voilà le vrai mot, dans les premiers jours de son mariage. Et tu épouserai une jeune personne à laquelle on inculque les mêmes idées d'indépendance ! Non, mon frère, cela ne sera point... La demoiselle désertera le camp de ces dames, ou tu ne l'épouserai pas.

A Continuer.

au bout d'une heure, l'autopsié Bromaduro était revêtré, recousu et rentripaillé comme devant...

—Croyez-vous, docteur, qu'avec votre machine, je pourrai boire et manger comme le passé?...

Parfaitement, et même mieux! Avec mon système, il n'y a plus de coliques possibles. Remarquez d'ailleurs que mon appareil est beaucoup plus élégant que votre ex-ventre; vous n'engraisseriez jamais et vous n'aurez pas les inconvénients fâcheux de l'obésité.

—C'est juste, fit Bromaduro qui cherchait à se rassurer lui-même... Cependant, ajouta-t-il, il est pénible tout de même de ne pas avoir son ventre à soi.

\* \* \*

Le cas de Bromaduro, l'autopsié vivant, l'homme au ventre pestiche, fit beaucoup de bruit dans les journaux. Le *Glacéur des autopsiés*, l'organe hebdomadaire de la Société, publia sur ce phénomène une longue consultation de seize colonnes en petit texte, qui fut très lue et très commentée dans le monde savant. L'Académie des sciences s'en occupa pendant plusieurs séances.

Edmond Bromaduro allait venant, dinait en ville, avec son faux ventre, comme une personne naturelle... Il était en train de prouver au monde qu'un homme entripaillé de caoutchouc peut parfaitement vivre avec des boyaux artificiels, lorsqu'un malheur imprévu vint fondre sur lui; il fut tout à coup enlevé à l'estime et à l'affection des siens par une de ces maladies terribles qui ne pardonnent pas: il fut écrasé par un omnibus: la tête et les jambes furent séparés du tronc...

La Société chargea de nouveau le docteur Bistourykoïf d'aller procéder à l'autopsie:

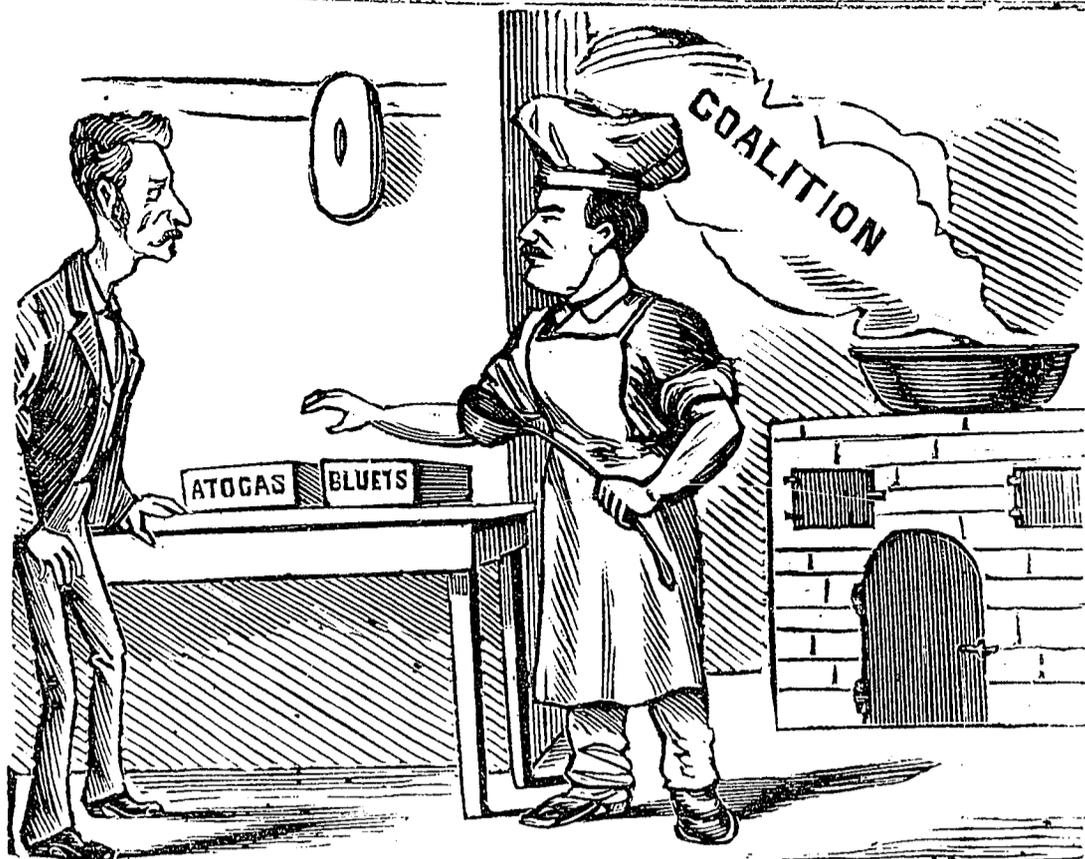
—Oh! non, par exemple, s'écria l'homme de l'art, je le connais, votre Bromaduro: ce gaillard serait encore capable d'en revenir... C'est assez d'une fois, merci!

EMILE VILLEMOT.

### Les médecins en Chine.

Il existe dans plusieurs villes chinoises, certain usage qui, s'il était adopté diminuerait considérablement le nombre des malades. Dans les villes du Céleste-Empire, le client paie au médecin une redevance fixe tant qu'il est bien portant; mais dès qu'il est atteint d'un mal quelconque, il ne donne pas un sou à son Esculape pendant toute la durée de sa maladie. On comprend quel intérêt à le médecin à guérir le plus tôt son malade.

Si l'on en croit quelques voyageurs un peu fantaisistes, il existe, dans d'autres localités de l'Empire du milieu, une coutume bien plus originale encore. Chaque médecin est tenu d'allumer devant sa maison autant de lanternes qu'il y a de malades dans l'année. Rappelons à ce sujet l'histoire de ce malade qui cherchait un médecin et qui n'osait frapper à la porte d'aucun



UNE MAUVAISE CUISINE.

M. Beaugrand à M. Mercier qui est en train de faire cuire des confitures de fruits rouges et bleus.

— Ah! ça! je ne goûterai pas de cette cuisine. Les confitures de blnets et d'atocas m'écoeurent. Leur fumée sent diablement mauvais.

M. Mercier. — Tu en mangeras quand même. Je n'ai pas d'autre chose à te mettre sous la dent.

Esculape, à raison du nombre considérable de lanternes allumées à leurs portes respectives. Il finit par découvrir dans une rue déserte la demeure d'un médecin devant laquelle ne brûlaient que six lanternes. Il entre aussitôt chez cet homme des sciences et lui dit!

— Vous devez être le meilleur médecin de la ville, puisque c'est vous qui avez le moins de lanternes?

— C'est possible, répondit-il. Seulement je vous ferai observer que je ne suis établi ici que depuis ce matin.

*L'homme coffre fort.* — Voici une aventure qui vaut l'histoire de l'homme à la fourchette.

Il y a six ou sept mois environ, écrit-on d'Evreux au *Journal de Rouen*, un individu demeurant à Evreux, pensant probablement que la meilleure façon de conserver sa fortune était, à l'instar du philosophe Bias, de la toujours porter sur soi, en était arrivé à se dire que le coffre-fort le plus sûr, la cachette la plus ignorée, était son propre corps, et comme il possédait une centaine de francs en pièces d'or, de cinq, de dix et de vingt francs (une fortune pour lui), il les avala. Tout bonnement.

Le petit trésor passa, tant bien que mal, plutôt mal que bien; mais, en somme, il arriva à destination.

Dire que cette consommation indigeste ne gêna point notre homme serait exagéré. On n'a pas l'habitude de porter tous les jours comme cela, on plein estomac, une centaine de francs. Cependant la situation n'avait rien d'excessif, et petit à petit l'inventeur de ce nouveau système de coffre fort, non breveté et s. g. d. g., finit par s'y faire, et n'y pen-

saît plus guère, si ce n'est pour se féliciter de la brillante idée qu'il avait eue, quand, un de ces derniers jours, il eut précisément besoin de quelque argent. Or, s'il avait trouvé le moyen d'encaisser sa petite fortune, il n'en connaissait guère pour pénétrer jusqu'à sa cassette de nouveau genre ou du moins pour en reprendre le contenu.

En même temps, il fit certaines constatations qui lui donnèrent à réfléchir: l'appétit qui, jusque-là, ne lui faisait pas défaut, s'en allait... Il éprouvait comme une lourdeur qui pesait sur l'estomac; son sommeil était agité, et parfois des lancements terribles à l'épigastre le faisaient brusquement sursauter.

Notre homme eut alors des inquiétudes sur les suites de son procédé, — et il alla trouver un médecin d'Evreux.

Celui-ci, le docteur B..., se fit expliquer minutieusement le cas, et, après mûres réflexions, se fit fort de la cure.

En effet, après deux jours d'énergiques purgations, l'ouvrier retrouva en possession de ses pièces d'or.

A la vérité, elles n'étaient pas si luisantes qu'avant d'être... encaissées; mais elles avaient toujours leur poids, et, comme on dit, l'argent n'a pas d'odeur.

Après un décès:

Un agent des pompes funèbres vint traiter du convoi avec la famille.

— Monsieur, lui dit l'un des enfants du défunt, je tiens à vous dire que nous ne désirons pas faire beaucoup de frais.

— Ecoutez, ce n'est pas pour vous faire l'article, mais mettez-y seulement 50 francs de plus; ce sera tout de suite bien plus chic!

### LA VENTE SE CONTINUE.

Prendre bien note que nos réductions ne se bornent pas à quelques articles seulement, mais à tous en général.

Nos ventes sont très actives.

Foule chaque jour dans nos magasins.

La raison en est bien simple: Le bas prix.

Ci-après un léger aperçu:

|                           |        |
|---------------------------|--------|
| Cachemire noir tout laine | 30 cts |
| " " "                     | 41     |
| " " "                     | 46     |
| " " "                     | 51     |
| " " "                     | 53     |
| " " Extra                 | 59     |
| " " "                     | 63     |
| " " "                     | 70     |
| " " "                     | 75     |

Velours de Lyon, prix unique, 60 cts.

Velveteens, de 40 pour cent.

Un beau lot de soie brochée couleur à 42½ cts. c'est le tiers de la valeur.

Dontelles fines 3, 4, 5, 6, 7, 8 cts.

### BOISSEAU Freres

235 & 237,

RUE ST. LAURENT.

N'oubliez pas lors de vos achats de demander le Fil Claperton.

### MAISON E. L. ETHIER

No 19 rue Gosford.

(Au coin de la rue du Champ de Mars.

Ce restaurant vient de s'ouvrir sur le modèle des établissements de première classe à New York. Rien n'a été épargné pour le confort du consommateur.

M. E. L. Ethier est avantageusement connu par son talent et son esprit d'entreprise comme restaurateur.

Magnifiques salons privés.

Soupe aux huîtres préparées en trois minutes.

Vins, liquours, cigares etc. de premier choix.

E. L. ETHIER.

### RESTAURANT

### LE TERRAPIN

TENU PAR

### JBTE. EMOND.

Le voyageur et le public trouveront, à toute heure, un très bon Lunch pour 15 cts., Les meilleures champagnes, liqueurs, cognac, vins de table de plus, sans charge extra, une grande voute à l'épreuve du feu sera mise à la disposition des clients pour les paquets, papiers importants, etc., le tout sur la responsabilité de M. Emond.

No. 5 rue Ste. Thérèse.

Entre les Rue St. Gabriel et St. Vincent.

### RESTAURANT ALICE

J. A. RENAUD, PROP.

COIN DES RUES STE. CATHERINE ET ST. DOMINIQUE.

M. Renaud ayant fait l'acquisition du restaurant de M. Lavigne invite respectueusement ses amis et le public en général à faire une visite à son établissement qu'il vient de remettre à neuf. On y trouvera toujours des Vins de premier choix et de tous les pays, des cigares des meilleures manufactures étrangères et domestiques.

Repas à toute heure et servis à la carte.

Entrée de la salle à manger, No. 179 rue St. Dominique. 3 Fév.

### LE BOULEVARD.

—000—

Alphonse Mercier, sera toujours à notre avis, le Roi des Restaurateurs de Montréal. Il a puisé ses leçons à bonne école, ayant fait son apprentissage au St. Lawrence Hall. Il met un chic tout particulier dans la préparation de ses breuvages et fantaisie. Nous connaissons beaucoup d'hôteliers qui donneraient \$1,000 pour surprendre les secrets de ses préparations Lunches froids, huîtres on écaillé, Vins des premiers crus, cigares importés de la Havane. Tout est appétissant au Boulevard, No. 60 et 62 rue St. Gabriel.

On demande.

Un solliciteur d'annonces, une forte commission sera accordée. S'adresser à W. F. DANIEL, coin des rues St. Gabriel et Ste. Thérèse.

**Erreur funéraire.**

Voici un fait qui s'est passé récemment dans le village belge de Luttre.

De la suite d'une légère querelle, ou pour d'autres motifs, une fille de la localité, nommée Alexandrine Mathieu, âgée de 30 ans, avait quitté le toit paternel sans laisser son adresse.

Il y a quelques jours, sur le territoire de Viesville, on retirait des eaux du canal le cadavre d'une femme. Le père de la fille disparue déclara tout d'abord ne pas pouvoir reconnaître son enfant dans le corps qu'on lui présentait, mais les deux frères affirmèrent reconnaître parfaitement leur sœur, et le père finit par se ranger de leur avis. Après avoir pleuré convenablement la défunte, elle fut enterrée au milieu d'un grand concours de villageois.

Le soir de l'enterrement, vers 7 heures, la famille se trouvait réunie à un petit repas, comme c'est la coutume dans les pays wallons à la suite de toutes funérailles, lorsque l'on entendit un grand bruit dans la rue; en même temps la porte s'ouvrit, et la véritable Alexandrine Mathieu apparue sur le seuil, suivie d'une foule de voisins et d'habitants de Luttre.

Je vous laisse à penser l'effroi des convives. La mère affolée n'en pouvait croire ses yeux, elle ne voulait pas reconnaître sa fille, qui s'écriait: *Maman, c'est moi, c'est moi!*

Il paraît que la fille, très connue dans son village, n'avait appris son enterrement qu'un moment dans un train d'ouvriers, alors qu'elle se disposait à retourner au toit paternel.

La surprise de ces braves ouvriers, voyant entrer dans le wagon celle qu'ils venaient d'enterrer le matin, se comprend sans peine. Aussi tous, au nombre de 150 à 200, voulurent la conduire jusqu'à son domicile. Le village de Luttre n'a jamais été dans un pareil émoi.

Mais quelle est donc l'infortunée qui a été véritablement enterrée?

**BADINAGES.**

Le petit Zaza, profitant de l'absence de son père, grimpe sur son bureau et y prend un ouvrage illustré qu'elle se met à feuilleter d'un air très convaincu.

Survient sa mère:

— Voyez-vous la curieuse. Veux-tu bien vite laisser ce livre; on te le prêtera quand tu sauras lire.

— Mais, petite mère, réplique Zaza désappointée, tu sais bien que je sais déjà lire les images!

Bonne réponse. — Un orateur américain qui n'avait qu'une jambe prenait plaisir à railler un Irlandais, qui un jour lui demanda comment avait perdu sa jambe. — Imaginez-vous dit le Yankee, qu'en examinant mon arbre généa-

logique, j'ai reconnu qu'il y avait du sang irlandais dans mes veines. Comme je crus m'apercevoir qu'il était tout descendu dans ma jambe, je la fis couper sur le champ. — Bigre! reprit l'enfant de la Verte Erin, c'est dommage que ce sang-là ne vous soit pas monté à la tête!

Au tir:

Un capitaine à son élève, qui a mis hors de la cible:

— Mais droit! Passez-moi votre arme, et regardez: c'est bien simple.

Il tire et manque le but. Mais sans se déconcerter:

— Voyez-vous? voilà comment vous faites. Maintenant, attention:

Il tire de nouveau et rate.

— Voilà comment d'autres font.

Enfin il atteint le but, alors du ton le plus naturel:

— Et voilà comment il faut faire. (Historique.)

Une nouvelle prononciation:

Phrase prononcée par un Méridional, articulant tous les *en* en *engue*:

« J'avais un chien *gue*, ce chien *gue* n'était pas bien *gue*, je le mène chez un pharmacien *gue* nommé Félicien *gue*, alsacien *gue*, praticien *gue*, plein de moyen *gue*; il me dit: Qu'a ce chien *gue*? — Je n'en sais rien *gue*, il lui donne un ingredi *gue*, eh bien *gue*, mon va *gue*, rien *gue*, de chien *gue* d'avait rien *gue*! »

Sans commentaires.

Dans les archives de la ville de Meun, on se servit un billet ainsi conçu:

« Au nom de S. Exc. Monsieur le général Kainaroff, M. Lemaire, épicière, est requis de fournir trois onces de poivre et une livre de chandelle pour la table du général. »

« 19 avril 1814. »

Les Américains ne pensent guère autrement que nous sur les avocats.

Dans une série de fables américaines, publiées par une revue des Etats-Unis, nous trouvons celle-ci:

Ayant eu, un jour, une querelle des plus violentes avec l'hyène, le loup résolut de la détruire. C'est pourquoi il alla demander conseil au lion.

— Tends-lui un piège, dit ce dernier; et, quand tu l'auras pris, dévore-la.

Le loup s'en alla et dressa un piège dans un sentier que son ennemie avait l'habitude de fréquenter.

Cependant, le loup n'a pas de chance, car, au moment où, ricanant de joie, il admirait son œuvre achevée, il fit un faux pas et tomba lui-même dans le piège qui le retenait lié. Quelques instants plus tard, le lion passa par là.

— Juste ciel! s'écria-t-il, qu'est-ce que je vois?

— Me voici pris dans mon pro-

pre piège, répondit humblement le loup.

— Certainement, reprit l'autre: et dire que j'étais venu dans l'intention de t'aider à dévorer l'hyène; mais étant donnée la situation que voici, c'est l'hyène que j'aiderai à te manger, toi.

— Comment! protesta le loup; puisque c'est en suivant ton conseil que j'ai dressé le piège!

— C'est vrai, répliqua le lion avec son calme majestueux; mais j'ai donné le même conseil à ton ennemi; et pour moi il n'y a pas de différence, si je mange du loup ou de l'hyène.

*Morale*: L'avocat est toujours payé, quelle que soit l'issue du procès.

Du Passant:

Mœurs champêtres. *Sancta simplicitas!*

Une petite paysanne essoufflée et décoiffée sort toute rouge du bois.

— D'où viens-tu? lui demande un passant.

— Du bois, monsieur.

— Et avec qui étais-tu, mon enfant?

— Avec mon cousin.

— Et qu'est-ce que tu faisais dans le bois avec ton cousin?

— Oh! monsieur veut rire. Monsieur sait bien ce qu'on fait dans le bois avec son cousin.

— Mais non, je t'assure.

— Eh bien! j'nous jetions de la terre, donc!

En police correctionnelle.

Salé et dépennillé, avec une trogne d'ivrogne de premier calibre, tel est le portrait de l'accusé.

*Le président*. — La plaignante avec laquelle vivez depuis plusieurs années, a passé toute la journée de dimanche avec vous; vous avez couru ensemble la fête des Batignolles; enfin vous étiez en très bons termes...

*L'accusé, avec candeur*. — Roméo et Juliette, mon président.

*Le président*. — Soit; mais le soir venu et lorsque vous avez été chez vous, vous l'avez roué de coups, traînée par les cheveux et jetée contre la muraille. Qu'avez-vous à répondre?

*L'accusé, avec importance*. — Le mur de la vie privée doit être respecté!

Ces jours derniers, R... arrive à son cercle avec un assez large morceau de taffetas d'Angleterre sur la joue, suite d'une balafre faite le matin en se rasant. Le petit vicomte veut le blaguer.

— Tiens, tiens, fait-il... Vous vous êtes donc battu ce matin?

— Oui, répond tranquillement R...

— Avec qui donc?

— Avec quelqu'un qui prétendait que vous êtes un imbécile!

Notre confrère C... nous donne la définition suivante d'un de nos romanciers les plus en vogue:

*Jules Verne* — L'Alexandre Dumas père de la géographie.

**V'LA LE TEMPS MUSIQUE**

Toutes les fourrures sont à bon marché chez

**C. ROBERT.**

Les importations d'hiver viennent d'être déballées et chaque article a été marqué à un chiffre si bas que nous ne redoutons pas la concurrence.

CAPOTS EN MOUTON DE PERSES.

CAPOTS EN CHAT SAUVAGE.

MANTEAUX ET CIRCULAIRES EN SEALSSKIN POUR DAMES.

—ooo—

Bon choix de fourrures dans les derniers styles, gantelets, manchons etc.

Spécialité de teinture et de réparation de fourrures.

C. ROBERT.

Coin des rues St. Laurent et Vitrié. 25 nov.—fm.

*Chien chien*. — Marche te coucher, depuis tant de temps que tu est debout? animal. — Bien, je ne pense pas je resto là où je suis, depuis de longues années, pour l'intérêt du genre humain, c'est à dire pour faire connaître à tous, qu'au No. 217, Rue Notre Dame, il exi te une maison qui vend toutes espèces de pelleteries à bien bas prix; inutile de dire que c'est la maison Dubuc Desautels & Cie.

**JOHN RASCO, PERE.**

Annonce à ces amis et au public en général, qu'il est revenu de son voyage de l'ouest, et qu'il continuera comme par le passé, son commerce de remèdes sauvages, pour toute espèce de maladie, à son ancienne place d'affaire, No. 419 1/2 Rue Craig, (en face du Champ de Mars).

Mars).

Une visite est humblement sollicitée.

—oooo—

N. B.—Alfred Rasco, fils est maintenant établi à Ottawa No. 58 Rue George. 23 Dec.—jno.

*Hiver*. — L'hiver est arrivé avec ses frimas et la question à l'ordre du jour de s'enmitouffler de manière à ne pas contracter des engelures et des rhumatismes.

Pour le bon marché il faut acheter ses fourrures, chez Dero-me et Lefrançois No. 614 rue Ste. Catherine. Capots de mouton de Perse, circulaires, gantelets, etc. aux prix du gros.

**NOUVELLE**

MUSIQUE VOCALE

- L'oiseau Mouche chite..... 25
- Puisque j'ai mis ma lyre..... 30
- Dans le bois..... 30
- Vue de famille..... 25
- Endors-toi?..... 40
- Le Régiment de Sambre et Meuse..... 30
- Pianquette..... 30
- Romance du baiser (Mascotte)..... 25

MUSIQUE INSTRUMENTALE

PIANO SOLO

- PAOLO GIORZA, Polka..... 40
- CHEVAL — LEGERS — QUADRILLE..... 50

Expédié Franco sur réception du prix marqué en timbres-postes de 1 centin du Canada ou des Etats-Unis.

**LAVIGNE & LAJOIE**

265

Rue Notre-Dame, Montreal

Pianos et instruments de musique de toutes sortes.

Seuls agents pour les Célèbres **PIANOS SOHMER** qui ont remporté les 2 premiers premiers prix à l'Exposition de 1882.

Montréal 12 Nov.— n. o.

IMPRIMERIE

DE

**W. F. DANIEL**

Ayant un matériel d'imprimerie très étendu, est en mesure d'entreprendre l'impression de toutes espèces d'ouvrages, dans les deux langues, tels que Blancs de Notaires, Avocats, Greffiers, etc.

En Tête de lettres, En-Tête de comptes, Lettres Funéraires, Cartes d'affaires, Cartes de visites, Billets de Concert

Circulaires, Programmes, Catalogues, Factums, Pamphlets, Affiches, Chèques, etc

LE TOUT

Exécuté avec soin, élégance et promptitude

On se charge également des Ouvrages de Luxe de tous genres, imprimés en Or, bronze, Argent et diverses autres couleurs.

A DES PRIX TRES MODERES.

Une attention toute particulière sera donnée aux commandes de la campagne, et l'expédition se fera avec régularité à n'importe adresse.

S'adresser à l'imprimerie de

**W. F. DANIEL**

25 RUE STE-THERESE 25

Coin de la rue St. Gabriel MONTREAL.

Un magnifique Berlo à vendre. S'adresser à

M. P. LABONTÉ,

au No. 39 rue Ste. Marie, chez A. LUSSIER, Hotelier.